

Préface

Lorsque Katia m'a proposé de rédiger la préface de son roman *Jusqu'au bout des flammes*, j'ai été très émue. Cette marque de confiance m'a été droit au cœur. C'est un véritable challenge que de présenter en quelques phrases l'histoire intense et ses personnages.

Méziane le héros a un destin semé d'embûches, dont il saura se sortir à force de travail et de persévérance. Il est très attachant, et on a tout de suite envie de le soutenir et de l'encourager.

Il est fier de ses racines et de ses origines kabyles, qu'il saura transmettre à ses enfants.

L'histoire est palpitante, et on a envie de connaître la suite au fur et à mesure des chapitres.

Le style est alerte, et au travers des descriptions on sent les odeurs et on voit les magnifiques paysages de la Kabylie.

Le sujet est d'actualité, et ce qui arrive au héros nous concerne tous.

Entre modernité et tradition, de la Kabylie à la France, le destin d'un homme et de sa famille se construit au fil des pages. La vie n'épargnera personne, mais le soleil ne disparaîtra jamais complètement, même dans les moments de doute.

Aldjia, la mère de Méziane, a un rôle central, et elle est celle sur qui l'on s'appuie dans tous les moments de l'existence, qu'ils soient heureux ou malheureux.

Jusqu'au bout des flammes est un hymne à la vie et au courage.

La vie est ce que nous en faisons, et tout bonheur se construit pas à pas.

Ce roman est à lire, à conseiller et à offrir.

En tous les cas, il est à consommer sans modération.

Caroline Clergeau
Écrivain

Kabylie

Terre de mes aïeux,
Souvenirs précieux,
Pays de mon sang,
Paysages resplendissants.

Terre berbère,
Cherche ses repères
Dans un univers
Où un monde espère.

Terre de l'olivier,
Parfois oubliée,
Bercée de contes sacrés
Vêtue de costumes colorés.

Terre ensoleillée,
Parsemée de figuiers,
Où danse traditionnelle
Traduit l'espérance éternelle.

Katia Hacène

Première partie

Méziane réside à Tizi-Ouzou ⁽¹⁾, chef-lieu de la Grande Kabylie, capitale culturelle se situant au pied des stations d'hiver de Thala-Guilef et de Tikjda, ainsi qu'à une cinquantaine de kilomètres des stations balnéaires que sont Azeffoun, Dellys et Tizirt.

À vingt-six ans, orphelin de père depuis quelques années il est le benjamin d'une famille de sept enfants. À l'issue de ses études universitaires en sciences économiques et après deux années sous les drapeaux au service de la Nation, il se retrouve au chômage comme beaucoup de jeunes de son âge, et vit au domicile familial avec sa mère Aldjia.

Cette sexagénaire robuste, au teint clair, au regard vif et inquisiteur, dénote de par son nez légèrement aquilin et son menton prononcé, une forte personnalité. Fréquemment vêtue de l'habit régional traditionnel qui consiste en robes colorées, longues et amples, ornées de galons multicolores resserrés à la taille par *thisifine* ⁽²⁾, elle est, depuis son veuvage, la maîtresse incontestée de la maison.

Désœuvré la plupart du temps, Méziane passe la majeure partie de ses journées dehors, en compagnie d'autres chômeurs et de retraités. Il lui arrive parfois de se rendre dans un cybercafé récemment ouvert, où il se connecte à Internet pour chercher un emploi, mais aussi pour *chatter* sur des forums de discussions.

De stature moyenne, châtain clair aux yeux bleus, les traits réguliers, le jeune homme est courtié par beaucoup

1. Col des genêts.

2. Ceinture en laine.

de jeunes filles, mais il doit rester fidèle à Nora, une cousine paternelle à qui on l'a fiancé malgré lui.

En signe de reconnaissance envers son frère Mohand, ancien commerçant qui l'avait aidé financièrement à acheter une épicerie, le père de Méziane avait vivement désiré que son fils épouse sa nièce.

Nora, vingt ans, est une jolie brune à la chevelure opulente encadrant son visage ovale éclairé par deux grands yeux verts. Sous son petit nez retroussé, sa bouche aux lèvres finement ourlées est l'écrin d'une dentition sans défaut.

Pour poursuivre ses études d'interprétariat, et selon la décision sans appel de son père hostile aux cités universitaires, elle demeure à Alger, chez Kamel, son frère aîné auquel elle ressemble beaucoup, ingénieur des Travaux Publics, marié à Hassiba, charmant petit bout de femme au nez moucheté de taches de rousseurs, toujours dévouée, professeur de mathématiques dans un collège de la capitale.

Cela fait quatre ans qu'ils se sont mariés et n'ont toujours pas d'enfant.

Souhaitant réaliser son propre vœu et celui de sa gentille belle-mère compréhensive mais fortement désireuse de voir apparaître un héritier au foyer de son fils, Hassiba avait consulté un gynécologue qui l'avait pleinement rassurée sur ses possibilités d'être maman : « Laissez donc faire la nature ! ... » lui avait-il conseillé.

Confiante, la jeune femme vit depuis avec cet espoir.

Pour l'instant, les « fiancés » malgré eux, ne se voient qu'à l'occasion de certains week-ends, lorsqu'ils peuvent se libérer. La date du mariage sera fixée quand Nora aura obtenu son diplôme. D'ici-là, tout le monde espère que Méziane aura trouvé un emploi.

Ce que tous ignorent, c'est que Nora n'est guère enchantée de l'union que lui impose son père, n'éprouvant pour son futur époux que des sentiments fraternels. Mais comment expliquer cela à la famille sans provoquer remous et indignation ? Elle sait bien que toute protestation de sa part, sans raison plausible, serait vaine et ne ferait que contrarier, voire scandaliser un père à cheval sur les principes et sur sa conception de l'honneur. En effet, toujours fidèle à ses promesses et engagements, concevrait-il, pour une fois, de faillir à la parole donnée ?

En vérité, elle s'est éprise d'un autre. Il s'agit de Bélaïd, surnommée « Bébel » par les copains, non seulement pour la résonance de son prénom mais aussi pour une certaine ressemblance physique avec l'acteur Jean-Paul Belmondo, l'idole de la jeune fille, cinéphile accomplie et, de ce fait, adepte des cinémathèques.

Nora et Bélaïd se sont connus à l'université. Lui, avait vite remarqué cette jeune étudiante sérieuse, studieuse et mignonne.

Quant à elle, son regard s'était aussitôt porté sur ce garçon assidu, sympathique et non dénué d'humour, qui achève son magister en traduction.

C'est ainsi qu'ils en sont arrivés à se fréquenter, à mieux se connaître, tout en se respectant l'un, l'autre.

Un jour, Nora se confie à Fariza, une camarade de promotion, devenue sa meilleure amie :

— Je ne sais plus quoi faire ; Bélaïd est révolté. Il dit que dans sa famille, les filles prennent leurs responsabilités et choisissent elles-mêmes leurs maris. Il insiste pour être présenté à mon frère.

— Il est temps de mettre cette situation au clair. Si j'étais à ta place, je parlerais de tout cela à Hassiba. Ta belle

sœur t'aime bien et est large d'esprit. Je suis sûre qu'elle te comprendra et qu'elle t'aidera. Demande-lui de parler à Kamel et de plaider ta cause.

– Tu crois vraiment qu'il l'écouterà ?

– J'en suis persuadée car "ce que femme veut" ... Tu connais la suite. Fonce, ma vieille, et tu verras que tout baignera.

Sans plus hésiter, Nora adresse un S.O.S à sa belle-sœur qui la rassure aussitôt :

– Si tu veux mon avis, Méziane me paraît aussi peu enthousiaste que toi. Même si bon nombre de mariages arrangés ont conduit au bonheur, il n'en demeure pas moins que je ne comprends pas que des personnes telles que ton père s'entêtent à perpétuer ce procédé ancestral. Je vais en parler à Kamel et je promets de faire tout ce qui est en mon pouvoir pour qu'il lui fasse abandonner ce projet matrimonial, dit Hassiba en esquissant un petit sourire complice.

– Merci, merci mille fois !... s'exclame Nora en lui sautant au cou. Je t'en serai éternellement reconnaissante.

Hassiba décide de parler le soir même à son mari.

– Je voudrais m'entretenir avec toi au sujet de Nora.

– Nora ? Quoi Nora ? Elle n'est pas malade au moins ?... lui répond-il en lui lançant un regard inquiet par-dessus son journal.

– Mais non, mais non, il faut toujours que tu penses au pire ! Ce n'est pas une question de santé.

– Alors, de quoi s'agit-il ?

Hassiba aspire profondément, puis se racle la gorge avant de prononcer les mots, auxquels il est loin de s'attendre. Elle le fait néanmoins avec beaucoup de tact :

– Voilà, c'est au sujet de Méziane. La pauvre Nora est

malheureuse de devoir l'épouser, débite-t-elle d'un seul trait. Il faut faire quelque chose.

L'annonce de cette nouvelle ankylose quelques secondes la langue de Kamel. Puis, retrouvant la parole, il bondit hors de son siège, fulminant :

– Ça par exemple ! N'avais-je pas raison de penser au pire ? Honnêtement, j'aurais préféré que tu m'annonces qu'elle est grippée. Qu'est-ce qu'il lui prend ? Serait-elle devenue folle ?

– Au contraire, elle est très sensée. Elle n'accepte pas de partager sa vie avec un cousin qu'elle a toujours considéré comme un frère. Je la comprends et je l'approuve.

– Un frère... un frère !... tu veux plutôt dire que les filles d'aujourd'hui sont trop libres, et toi, au lieu de l'approuver, tu ne ferais pas mal de la raisonner.

– Voyons, Kamel, tu sais très bien que Nora est une fille exemplaire qui n'a aucunement besoin de leçon de morale ; alors, calme-toi et reprends tes esprits, il n'y a pas de quoi en faire un drame !

– Un drame ? Ce n'est pas un drame ! C'est un cataclysme !!!

– Mais non ! Elle a simplement rencontré quelqu'un qui a des intentions sérieuses et qui aimerait t'être présenté.

Il n'en croit pas ses oreilles.

– Quoi ? Quoi ?... rencontré quelqu'un ? Mais tu ne me l'avais pas dit !... Il ne manquait plus que ça ! De qui s'agit-il ?

– D'un jeune homme prénommé Bélaïd qui termine son magister de traduction. Je crois qu'il veut enseigner à l'université.

– Et voilà ce qu'on récolte en envoyant des filles à la faculté ! Et quel est son nom ?

— Si j’ai bien compris, elle m’a dit Ourezki.

Puis, maîtrisant ses nerfs, il enchaîne :

— Ce nom ne m’est pas étranger. Nous connaissons des Ourezki originaires d’Azazga⁽¹⁾. Pourquoi Nora ne m’en a-t-elle pas parlé elle-même ?

— Sans doute, le respect et la pudeur. Tu sais très bien que dans notre milieu il est gênant et délicat pour une fille d’aborder ce genre de conversation avec son père et même son frère.

— Au point où nous en sommes... dis-lui de venir. Ah ! On peut dire que tu as raté ta vocation d’avocate !

Hassiba s’empresse de se diriger vers une chambre, située à l’autre bout d’un immense appartement.

Elle trouve sa belle-sœur allongée sur le lit, les mains plaquées sur ses oreilles, pour ne plus entendre les éclats de voix parvenant jusqu’à elle. Des perles de larmes ourlent ses paupières.

— Ne pleure pas, ma chérie. Viens, Kamel désire s’entretenir avec toi. Tu verras, ça finira par s’arranger.

Tout en essuyant ses yeux, la jeune fille rejoint son frère qui s’attendrit devant le visage défait de sa petite sœur. Le ton s’adoucit instantanément :

— Hassiba vient de me mettre au courant de ta décision. Je ne l’approuve pas, mais je la respecte. Je vais essayer d’obtenir l’accord de papa, cependant, je ne te promets rien. Fions-nous à Allah. J’ajoute qu’il te faudra être patiente ; mon intervention ne peut se faire dans l’immédiat ; mon emploi du temps est très chargé actuellement ; puis, il va me falloir prendre des renseignements sur la famille de ce garçon. En attendant, tu peux me le présenter. Ceci dit,

1. Ville de la Grande Kabylie.

consacre-toi avant tout à tes études afin de décrocher tes examens. Cela sera un grand atout en ta faveur.

Très touchée par cette affectueuse compréhension, Nora ne peut retenir ses larmes, des larmes de joie qu'elle verse sur l'épaule de son frère, lequel, pour dissimuler son émotion, feint de chercher une télécommande pourtant visible.

La jeune fille remercie et embrasse encore avec fougue son précieux porte-parole en la personne de Hassiba, très émue elle aussi, et surtout très satisfaite de sa mission réussie, semble-t-il.

Pour détendre l'atmosphère, Kamel a le dernier mot :

– J'aimerais bien photographier le visage de papa lorsque je lui annoncerai la nouvelle.

À l'idée de cette image, tous les trois éclatent de rires.

Les parents de Kamel et de Nora habitent à Tizirt⁽¹⁾. Située en bordure de la mer Méditerranée, cette ville abrite des merveilles telles que des ruines romaines et autres vestiges historiques. En outre, avec son port, ses plages et ses hôtels, elle possède toutes les infrastructures indispensables à l'accueil des vacanciers.

En été, Méziane s'y rend souvent en voiture avec Saïd, son ami d'enfance, d'un an son aîné, garçon brun à bonne bouille, informaticien, mais actuellement serveur dans un restaurant, en attendant d'être casé dans sa spécialité.

C'est aussi l'occasion pour lui d'aller saluer ses futurs beaux-parents.

Ammi⁽²⁾ Mohand, homme trapu et rude qui ne mâche pas ses mots, ne cache pas son inquiétude de le voir s'éterniser dans son statut de chômeur :

1. Îlot, en langue berbère.

2. Oncle paternel.

— Alors, où en es-tu dans ta recherche d’emploi ?... l’interroge-t-il une fois de plus en frissant sa moustache, ce qui marque chez lui un signe de nervosité.

— Je continue à postuler un peu partout mais pour le moment je ne vois rien venir, répond le neveu de plus en plus mal à l’aise et las de subir, sans cesse, le même interrogatoire et la même pression.

— Si tu veux que nous soyons fiers de toi, il faut absolument que tu aies une situation, d’autant plus que tu dois te marier, ne l’oublie pas !

— Je le sais, tonton. Je fais de mon mieux. S’il le fallait, je serais même prêt à quitter la Kabylie pour aller travailler ailleurs.

— Tu vois, si tu m’avais écouté, tu aurais repris l’épicerie de ton défunt père, Dieu ait son âme, en attendant de voir venir.

— Je ne suis pas fait pour tenir ce genre de commerce. À l’époque, lorsqu’il m’arrivait d’assister ou de remplacer mon père, c’était pour moi une véritable corvée, sans compter qu’en reprenant le flambeau, j’aurais hérité de nombreux problèmes : cambriolages, impôts très élevés et j’en passe. Mon père s’en sortait tout juste dans un petit local qui tombait en ruine. Avec ma mère et mes frères, nous étions d’accord pour vendre.

Sur ces entrefaites, tante Djouher, épouse de l’oncle Mohand arrive dans une *Djeba*⁽¹⁾ marron clair dont l’encolure très légèrement échancrée laisse apparaître un cou légèrement renflé par un goitre. Le foulard en soie qui protège ses cheveux bruns et les jolies mules dont elle est chaussée, sont assorties à sa toilette. Ses yeux noisette soulignés de khôl, expriment la bonté, tandis que ses mains rougies par

1. Robe longue orientale.

du henné viennent se poser sur les épaules du jeune homme qu'elle embrasse affectueusement.

Toujours accueillante et généreuse, elle s'enquiert des nouvelles des siens et lui propose ou plutôt lui « impose » une tasse de café.

Pour ne pas la vexer, Méziane sait qu'il n'a guère d'autre choix que d'accepter :

– C'est bien pour te faire plaisir tata, car je viens d'en prendre un avec des amis.

Satisfaite de cette réponse, elle s'absente et ne tarde pas à revenir avec un plateau bien garni. Elle sert le café et des *msemments*⁽¹⁾ accompagnés de miel :

– Mange Méziane. Ne te gêne surtout pas. Tu sais, je trouve que tu ressembles beaucoup à ton pauvre père, puisse-t-il reposer en paix.

Le jeune homme remercie sa tante et, tout en se servant, poursuit sa « plaidoirie » :

– Mon père m'a toujours encouragé à étudier pour avoir une meilleure situation que lui. « Réussis à l'école si tu ne veux pas finir comme moi à vendre, à longueur de journée, du café et de la farine. Je n'ai pas eu les possibilités d'aller au lycée mais toi, tu as cette chance, alors saisis-là ! Ce n'est qu'en obtenant un bon diplôme que tu deviendras quelqu'un », me répétait-il bien souvent.

– Dans ce cas, tu aurais dû faire médecine, rétorque l'oncle sèchement. Tu savais que les autres filières offraient très peu de débouchés.

Agacé d'avoir constamment à se justifier, mais forcé de rester calme, Méziane finit de boire son café et prend congé pour rejoindre Saïd qu'il retrouve seul, alors qu'il l'avait laissé sur la plage avec des jeunes gens du quartier.

1. Carrés de pâte feuilletée.